L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE — N° 26. — 8 DÉCEMBRE 1865.

Correspondance.

Paris, 23 novembre 1865.

Mon cher directeur et ami Bez,

Nous venons de lire les lettres de nos chers collègues, Messieurs Pezzani et C. Guérin, au sujet de notre controverse sur l'origine de l'âme. Nous préférons n'avoir pas compris la pensée de notre cher ami Pezzani que de supposer que ce soit sa pensée réelle qu'il ait émise sous cette forme. Et pourtant avec tout notre bon vouloir, comment interpréter le passage que nous avons combattu dans sa *synthèse philosophique : valeur exacte du spiritisme*, page 119 : « Voilà pourquoi, en général, le niveau des incarnés dépasse toujours celui des désincarnés ; » plus loin, page 120 : « Donc il est vrai de dire que le monde normal des désincarnés est inférieur à celui des incarnés. » En admettant ce principe ne serait-ce pas détruire ou atténuer le rôle des anges gardiens et des grands Esprits qui ont mission de diriger l'humanité ?

Quant à l'origine de l'âme, notre ami écarte les deux principaux arguments sur lesquels nous basons notre raisonnement : la révélation ancienne et moderne et les paroles du

Christ. Nous lisons : 1° dans la *Pluralité des existences de l'âme,* le savant ouvrage de notre ami Pezzani, page 102.

« CHAPITRE II, VERSET 7 DE LA GENÈSE :

» Et Jéhovah fit pour l'homme un corps grossier, tiré des éléments de la terre. Et il unit à ses organes matériels l'âme intelligente et libre, portant déjà avec elle le souffle divin, l'Esprit qui la suit dans toutes ses vies *(spiritus vitarum)* et le moyen de cette union de l'âme avec le corps grossier fut un souffle vital (Esprit astral de ce globe). (Ce principe vital épuré, nous le désignons sous le nom de périsprit.) »

Comment faire concorder ce passage qui s'accorde avec nos révélations particulières et tant d'autres, avec la thèse soutenue par Pezzani dans le système nouveau de la monade qu'il émet dans sa *synthèse druidique ?*

2° Nous lisons aussi à ce sujet : *Enseignements du Christ,* évangile selon saint Jean, chap. 3, versets 6 et 7 : « En vérité, en vérité je vous le dis, ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit. » Jésus ne fait-il pas ici une distinction bien nette de la matière et de l'Esprit ?

Quant à l'honorable M. C. Guérin, dont nous admirons toute l'érudition, nous lui ferons pourtant remarquer que la citation dont il se sert en tête de son article, n'est point de Christ, comme il le dit, mais bien de Jean-Baptiste : Première prédication, évangile selon saint Luc, chap. 3, versets 8 et 9 ainsi conçus : « Race de vipères, qui vous a appris à éviter la colère à venir, portez donc des fruits convenables à la repentance, n'allez pas dire en vous-mêmes nous sommes enfants d'Abraham, car je vous déclare que *de ces pierres même Dieu peut susciter des enfants à Abraham.* » Nous ne voyons pas quel rapport peut exister entre ces paroles et les réflexions faites à ce sujet sur la monade et l'origine de l'âme. Nous ne doutons pas du pouvoir de Dieu, nous

savons qu'il est absolu ; mais nous n'interprétons pas ses paroles dans le même sens, car Jean-Baptiste ne dit pas : Dieu suscite, ou suscitera, mais bien « Dieu peut susciter. » N'était-ce pas plutôt pour montrer à ces hommes qu'il connaissait leur hypocrisie, et leur faire comprendre la toute puissance de Dieu, qu'une allusion à l'origine de l'âme ?

Nous dirons encore avant de terminer à M. C. Guérin au sujet de son objection, puisée dans le *Livre des Esprits* : « Tout est dans tout. »

D'après nos études, le périsprit étant un composé du principe vital de tous les règnes épurés, l'Esprit, proprement dit, ce *souffle divin* individualisé dans ce dernier résume l'expression : « Tout est dans tout. »

Voici, du reste, la lettre que nous adressions à M. le directeur de l'*Avenir*, le 5 mai 1865, sur cette importante question. Cette lettre qui n'a pu être insérée est le résumé succinct des instructions qui nous ont été données, nous vous les transmettons comme les Esprits nous les ont dictées sans *parti pris* et sans prétendre avoir la vérité absolue :

« Monsieur Alis d'Ambel,

» Nous suivons avec attention le développement de M. Xavier sur son système de la progression des animaux. Nous sommes d'accord avec lui, sur la progression des êtres, mais nous ne partageons pas son raisonnement, concernant l'instinct ni l'origine de l'âme.

» D'après les communications de nos guides spirituels, jamais la matière épurée quintessenciée au plus haut degré de perfection à laquelle elle puisse arriver, ne peut former le principe de l'Esprit qui anime et vainct la matière.

» Voici des considérations à l'appui de notre opinion qui peuvent bien valoir celles émises dans la thèse soutenue par votre collaborateur. — Comme spirite, nous nous appuyons

sur la révélation et les lois du spiritisme qui nous sont nécessaires pour développer ce que nous avons à dire à ce sujet.— Il y a peu de temps que la révélation des Esprits est venue nous éclairer et nous convaincre de l'immortalité de notre âme ; la veille nous doutions de son individualité après la mort, aujourd'hui elle nous est demontrée d'une manière indiscutable. Nous avons compris l'enseignement des Esprits par la philosophie si rationelle du *Livre des Esprits*, et nos convictions se sont assises d'une manière inébranlable, non-seulement par des faits palpaples venus à l'appui, mais encore par les instructions que nous avons reçues de nos protecteurs. Ils nous ont esquissé l'échelle des êtres et des mondes concourant à l'harmonie générale des univers et des lois fluidiques qui les régissent.

» Voici le résumé succinct de ce qu'ils nous ont transcrit : Il y a deux grands principes dans la création ; la partie immatérielle et la partie matérielle. La partie matérielle se compose de la matière animée par le fluide vital universel, propre à donner à chacun des règnes la vie qui lui est nécessaire pour arriver à son développement et à son épuration complète. La partie immatérielle est le fluide ou souffle divin émanant de Dieu qui engendre l'Esprit. La Genèse ne nous dit-elle pas : « Dieu forma le corps de l'homme du limon de la terre et l'anima de son souffle divin. » Par conséquent la matière ne peut produire l'Esprit qui est d'essence divine, pas plus que l'Esprit ne pourra être Dieu lui-même. Il procède de lui, il est engendré par sa suprême volonté ; c'est se tromper sur son origine que d'admettre qu'il est le résultat de la matière, puisque par les lois fluidiques qui sont découvertes depuis peu, nous avons acquis la conviction que l'Esprit transforme et modifie sa forme périspritale selon sa volonté. Toute la matière lui est soumise, tout doit lui obéir. Il a la toute-puissance pour la transformer et l'épurer, c'est

sa tâche. Voilà la signification de ce passage du Livre saint : « Vous êtes les rois de la création, vous êtes des dieux, vis-à-vis la matière. » Du reste nous allons démontrer l'impossibilité d'une pareille origine de l'âme, comme l'explique M. Xavier.

» Si nous prenons notre globe à sa naissance nous le voyons en fusion, un mélange de fluides contenant à l'état latent les germes de tout ce que doit avoir besoin plus tard la planète. Il a fallu des milliers d'années pour refroidir la température et permettre que la surface devint solide, que la terre fût dégagée des eaux, que toutes les matières liquides, gazeuses, aient pu se condenser et prendre chacune la position qui lui a été assignée. Un fait est évident, c'est qu'alors et à mesure que le globe se modifie, une variation très sensible s'y opère dans les proportions relatives des espèces. On voit par la géologie comment sont disposées les différentes couches du globe terrestre, on y voit croître le végétal pour la nourriture de l'animal herbivore, celui-ci pour la nourriture du carnivore ; dans les premiers âges, ce sont les espèces inférieures qui dominent, puis, plus tard, les espèces gigantesques et redoutables qui sont chargées d'absorber et d'épurer, en s'alimentant, les plus grossiers des fluides de l'atmosphère, pour préparer l'apparition et le règne de l'homme....

» Le fluide vital qui anime toute chose possède en lui, à l'état ambrionnaire, l'instinct qui se développe à mesure que les formes et la matière s'épurent. Il est subtil, impondérable, c'est lui qui fait sortir les germes, éclore les fleurs, végéter les plantes ; il modifie sa nature suivant le corps qu'il anime, ses effets sont nombreux et indéfinis ; il est le grand moteur dont Dieu se sert pour activer la vie ; il se montre depuis le grain de sable jusqu'à l'homme. On le voit par l'intuition dans les végétaux, on le remarque dans la vie

attractive des minéraux, on l'étudie dans l'animal par l'instinct et on le reconnaît chez l'homme non civilisé par ses goûts presque au niveau de ceux de la brute, provenant de la constitution et de l'alliage de son périsprit avec le corps humain que l'Esprit a mission d'épurer par le développement de son intelligence. L'intelligence est un des attributs de l'Esprit, elle doit combattre et vaincre l'instinct : « Car » l'homme pense, dit Buffon, et dès lors il est maître des » êtres qui ne pensent point. »

» L'instinct a indubitablement ses lois établies par Dieu, comme l'Esprit a les siennes ; l'*instinct est le guide de la matière, tandis que l'intelligence est le guide de l'Esprit ;* certains philosophes ont pris l'instinct pour l'intelligence, n'ayant pas essayé de remonter à sa source spirituelle.

» Tout a été créé pour donner à l'Esprit le moyen de se perfectionner lui-même en épurant la matière qu'il revêt.

» Voici quelques citations d'un somnambule distingué (sommeil magnétique d'Alexis) sur le sujet de nos études, vous verrez la concordance de ses conclusions avec les nôtres, et ce qui arrête d'autant plus notre conviction, c'est que dans l'état d'extase l'âme étant dégagée de l'enveloppe des sens grossiers du corps, perçoit mieux qu'à l'état de veille et doit avoir, par conséquent, plus d'autorité :

« Je sais parfaitement que pour décrire l'âme il faut être » doué d'une très haute lucidité, c'est pourquoi j'appuie ma » théorie par des faits, désirant renverser à jamais cette » philosophie qui croit définir l'âme en disant : que c'est la » source en l'homme de *la sensibilité et du mouvement,* » sans que ceux qui enseignent de telles erreurs se doutent, » dans leur logique déplorable, qu'ils donnent le droit aux » plus jeunes de leurs écoliers de reconnaître *une âme aux* » *animaux,* car le lion dans ses bonds, l'aigle dans son vol » sont plus actifs que l'homme ; le chien envers son maître,

» le tourtereau envers sa tourterelle, montrent une sensibi-
» lité plus fidèle et plus tendre que les hommes entre eux ;
» enfin, dans les actes des fourmis et des abeilles, on recon-
» naît un instinct plus sage que dans ceux de la race
» humaine.

» Les facultés de la lucidité élèvent seules l'homme au-
» dessus des animaux de toute la hauteur qui sépare la terre
» du ciel !..... »

» Et plus loin :

« Il est hors de doute que si je ne possédais pas en moi
» un *principe immatériel*, je ne pourrais pas m'élancer
» dans l'espace à une distance immense et contempler ce qui
» a lieu dans les pays les plus lointains. Il est de plus hors
» de doute que ce principe étant immatériel il est indécom-
» posable et doit résister et survivre à cette crise de décom-
» position que l'on nomme la mort ! »

» Plus loin encore :

« J'ai suivi à sa naissance la vie et je l'ai vue courant,
» invisible flamme, subtile s'élancer d'un pôle du monde à
» l'autre, pénétrer en tous sens la terre de son électricité
» vivifiante et fécondante. Je l'ai admirée la revêtant d'un
» vêtement de lumière et la rendant radieuse comme les
» autres planètes ses sœurs en Dieu leur créateur, puis je
» l'ai vue développant les plantes et couvrant les arbres
» de fleurs et de fruits, *donnant l'instinct* et le mouvement
» aux animaux, *puis douant l'homme d'intelligence*, d'amour
» et de force....... »

» Et ailleurs :

« Même ayant atteint l'âge d'homme, souvent l'enfant
» reste un être purement d'instinct et l'on comprend, jus-
» qu'à un certain point, son obstination à nier en lui l'exis-
» tence d'un principe immatériel, que non-seulement il ne
» sent pas, mais qui, de plus, manifeste sa présence par un

» de ces miraculeux phénomènes qu'il est impossible de » classer dans la série des faits opérés par les animaux qui » *n'ont rien d'immatériel en eux*...... L'homme a été créé » pour être le trait d'union entre la terre et le ciel, le fini et » l'infini *il doit résumer en son corps le règne minéral, vé-* » *gétal, animal* amené à sa plus haute perfection, car c'est » en lui que la *nature et l'ordre matériels viennent se* » *rencontrer avec l'ordre céleste, auquel il tient pas son* » *âme* qui possède la faculté et est de la même nature que les » Esprits qui habitent le domaine invisible de l'éternité. »

» Voyons maintenant l'opinion de Louis-Michel de Figanières, auteur de *La Clef de la vie, La Vie universelle :*

« L'âme humaine est l'image de Dieu, réduite à son expres- » sion la plus simple; or, Dieu gouverne l'univers des uni- » vers, son domaine est la vie universelle ; l'âme humaine » anime, vivifie et dirige le corps de l'homme ; l'âme humaine » est éternelle comme Dieu. »

» Voici ce qu'il dit au sujet des animaux :

« Les animaux partagent le sort des mondes où les clas- » sent les degrés de leur valeur. On ne saurait en aucune » façon comparer la *sensibilité réelle,* persistante de l'âme » humaine, unité éternelle du *fluide divin, intelligence in-* » *dividualisée* qui anime l'homme, *à la sensation passagère* » ressentie par l'animal, individualité apparente à l'âme » collective hominiculaire, à chaque instant renouvelée. Le » cri de l'homme est celui de l'âme humaine ; celui de l'ani- » mal est celui de tous les hominicules arnaux qui l'animent » sous la régence des messagers de l'atmosphère. Vie et in- » telligence fractionnée, éléments actifs de l'instinct, jouant » en apparence pour l'homme sans défiance contre cette illu- » sion, le *rôle d'une âme,* d'une individualité sensible, » réelle. »

» Mais revenons à notre sujet :

» Nous avons dit qu'au commencement de la création, notre globe était composé de fluides grossiers ; tous doivent devenir plus épurés par le rôle qui est assigné à l'Esprit de quintessencier la matière et de progresser moralement. Les règnes dégagent les fluides pondérables qu'ils renferment ; ces fluides, après leur épuration, vont rejoindre dans l'atmosphère leurs similaires pour l'harmonie des mondes. Les minéraux, après bien des transformations, forment le sol ; les végétaux, les essences ; les animaux épurent l'instinct, et l'homme, par son Esprit, dirige et fait accomplir tout le travail. En admettant, comme le prétend M. Xavier, que l'âme prend naissance dans les bas-fonds de la matière, il faut admettre dans ce cas que non-seulement les règnes se confondent en un seul, mais encore que les *espèces se perdent, se confondent* pour contribuer à la formation de l'âme. Ce qui n'est pas admissible, car chaque chose créée conserve le principe de sa nature.

» Voici l'avis de plusieurs savants à ce sujet :

» Buffon dit sur les races et les espèces :

« L'empreinte de chaque espèce est un type dont les principaux traits sont gravés en traits ineffaçables et permanents à jamais, mais toutes les touches accessoires varient ; aucun individu ne ressemble parfaitement à un autre, aucune espèce n'existe sans un grand nombre de variations. » (T. III, p. 418).

» M. Flourens (de la *Longévité humaine) :*

« Je sais bien qu'il s'est trouvé dans tous les temps des naturalistes et des écrivains qui ont soutenu que les espèces changeaient ; mais quelqu'un d'entre eux a-t-il jamais vu une espèce changer ? Depuis deux ou trois mille ans qu'il y a des hommes qui observent, une espèce quelconque, une seule, s'est-elle transformée ? Non sans doute.

» Une expérience qui dure depuis quelques milliers d'an-
» nées, n'est plus une expérience à faire, c'est une expérience
» faite. Les espèces ne changent point.

» Les espèces ne s'altèrent point, ne passent point de
» l'une à l'autre, les espèces sont fixes. Les races sont les li-
» mites extrêmes de la variation des espèces. »

» Cuvier dit aussi :

« Si les espèces ont changé par degré, on devrait trouver
» les traces de ces modifications graduelles; entre le palæo-
» therium et les espèces d'aujourd'hui, on devrait découvrir
» quelques formes intermédiaires, et jusqu'à présent, cela
» n'est pas arrivé ; pourquoi les entrailles de la terre n'ont-
» elles point conservé les monuments d'une généalogie si
» curieuse, si ce n'est parce que les espèces d'autrefois
» étaient aussi constantes que les nôtres? » *(Discours sur les révolutions de la surface du globe.)*

» Nous aimons mieux cette conclusion que celle de M. Maillet, qui prétend que nous avons tous commencé par être des poissons, ce qui fit beaucoup rire à cette époque Voltaire; ou que celle de M. Robinet, qui prend à la lettre ce joli mot de Pline, que *le liseron est l'apprentissage de la nature qui s'essaie à faire un lis;* ou encore que celle du respectable M. de Lamarck, qui veut que tous les animaux aient commencé par être des polypes et des monades!

» Mais, bref, nous nous résumons :

» Toute cette création matérielle de notre globe, que d'abord nous avons vue incandescente, puis compacte, animée par le fluide vital, puis améliorée, épurée, quintessenciée par les soins de l'Esprit, Dieu lui a assigné un but.

» Ces fluides épurés deviennent les éléments, qui doivent servir d'enveloppe semi-matérielle, de corps périsprital à un monde immense, éternel, incommensurable, qui est le monde des Esprits. Tous les mondes apportent aussi leur

contingent d'éléments épurés pour servir au même but, suivant le degré de leur élévation. C'est dans ces milieux, que nous désignerons, si l'on veut, *atmosphère périspritale*, que l'Esprit sortant du sein de Dieu revêt un corps ayant le type humain, qui l'individualise à jamais. C'est cette forme que les anciens appelaient *corps plastique*, saint Paul *corps lumineux ou spirituel*, des philosophes modernes *corps virtuel*, et les spirites *périsprit*. L'Esprit étant immatériel, il lui fallait un lien semi-matériel qui le reliât à la matière, pour lui permettre de travailler à son avancement spirituel et d'acquérir, par la loi de son libre arbitre, les connaissances voulues pour arriver à la perfection après son œuvre de labeur accomplie.

» Recevez, Monsieur A. d'Ambel, l'assurance, etc. »

Voilà ce que j'écrivais, en mai dernier, à l'*Avenir*. Depuis lors, mes convictions n'ont pas changé, et j'ai cru devoir les exprimer sans parti pris, afin d'apporter mon contingent dans cette grande discussion qui servira toujours à nous élever et à nous instruire. Aussi j'espère que vous trouverez dans votre estimable *Revue* une place pour ma trop longue lettre.

Je vous serre cordialement la main.

A. Delanne.

DU CHOIX ET DE LA CONNAISSANCE DES ÉPREUVES

Le 8 mai dernier (c'était un vendredi), je magnétisai Mme Hortense ***, dont nous avons déjà rapporté plusieurs observations relatives à la vision sans le secours des yeux. Le jour dont je vous parle, cette jeune dame était d'une admirable lucidité ; mais, pour des raisons que l'on conçoit sans que nous ayons besoin de les dire, nous avions renoncé

depuis longtemps avec elle aux expériences de pure curiosité, et il ne s'agissait plus dans nos séances que de sa santé et de la nôtre.

Cette fois, je me trouvais donc seul avec elle et son mari, et, après l'avoir interrogée pendant quelques minutes sur des objets plus ou moins indifférents, nous voulûmes savoir jusqu'où pouvait aller sa pénétration de l'avenir; mais, nonobstant la forme de nos questions, la destinée de Mme *** venait toujours se mêler à ses réponses. Elle découvrait l'avenir, mais dans une seule direction, celle qu'elle devait parcourir. Cependant, entre autres choses frappantes, elle nous dit ceci : « Je suis enceinte de quinze jours, mais je n'accoucherai pas à terme, et j'en ressens déjà un chagrin cuisant. Mardi prochain (12 courant), j'aurai peur de quelque chose, je ferai une chute, et il en résultera une fausse couche. »

Je confesse que malgré tout ce que j'avais vu déjà, un des points de cette prophétie révoltait ma raison. En effet, je concevais très bien la chute et tout ce qui pouvait s'ensuivre ; j'allais même jusqu'à concevoir la peur; mais le motif de la peur, voilà ce qui me confondait.

— De quoi donc aurez-vous peur, madame? lui demandai-je avec une expression d'intérêt qui était loin d'être simulée.

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Mais où cela vous arrivera-t-il? où ferez-vous votre chute?

— Je ne puis pas le dire, je n'en sais rien.

— Et il n'y a aucun moyen d'éviter tout cela?

— Aucun.

— Si pourtant nous ne vous quittions pas?

— Cela n'y ferait rien.

— Dieu seul pourrait donc prévenir l'accident que vous redoutez?

— Dieu seul ; *mais il ne le fera pas,* et j'en suis profondément effrayée.

— Et vous serez bien malade?

— Oui, pendant trois jours.

— Savez-vous au juste ce que vous éprouverez?

— Sans doute, et je vais vous le dire : mardi, à trois heures et demie, aussitôt après avoir été effrayée, j'aurai une faiblesse qui durera huit minutes; après cette faiblesse, je serai prise de maux de reins très violents qui dureront le reste du jour et se prolongeront toute la nuit. Le mercredi matin, je commencerai à perdre du sang; cette perte augmentera avec rapidité et deviendra très abondante. Cependant il n'y aura pas à s'en inquiéter, car elle ne me fera pas mourir. Le jeudi matin, je serai beaucoup mieux, je pourrai même quitter mon lit toute la journée; mais le soir, à cinq heures et demie, j'aurai une nouvelle perte qui sera suivie de délire. La nuit du jeudi au vendredi sera bonne; mais le vendredi soir j'aurai perdu la raison.

Mme Hortense ne parlait plus, et sans croire explicitement à ce qu'elle nous disait, nous en étions tellement frappés, que nous ne songions plus à l'interroger. Cependant M. ***, vivement ému du récit de sa femme et surtout de ses dernières paroles, lui demanda, avec une indescriptible anxiété, si elle serait longtemps en démence.

— Trois jours, répondit-elle avec un calme parfait. Puis elle ajouta, avec une douceur pleine de grâce : « Va, ne t'inquiète pas, Alfred, je ne resterai pas folle, et je ne mourrai pas; je souffrirai, voilà tout. »

Mme Hortense *** fut éveillée, et, comme d'usage, ne garda aucun souvenir de ce qui s'était passé dans son sommeil. Lorsque je fus seul avec M. ***, je lui recommandai expres-

sément de garder le secret, surtout avec sa femme, sur des événements qui, bien que chimériques peut-être, seraient pourtant capables de l'affecter péniblement si elle en était instruite, et que, d'un autre côté, il nous était (dans l'intérêt de la science) infiniment important de lui laisser ignorer. M. *** me promit tout, et je connais assez son caractère pour affirmer qu'il a tenu sa promesse. Quant à moi, j'avais scrupuleusement mis en note toutes les circonstances que s'était prédites Mme Hortense, et le lendemain j'eus occasion d'en faire part au docteur Amédée Latour, qui se divertit beaucoup de ma confidence. Au surplus, je dois avouer qu'une sorte de honte m'eût empêché de communiquer ma pensée sur ce point à tout homme sérieux; j'aurais eu peur qu'il ne me prît pour un fou. Voilà pourquoi je ne puis dire aujourd'hui si c'est avant ou après la réalisation de l'événement que j'en parlai au docteur Frappaw; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je rougis maintenant de ma honte d'alors, et que je regrette vivement de n'avoir pas appelé un plus grand nombre de témoins à l'appui d'un fait aussi prodigieux que celui qu'on va lire.

Le mardi fatal arrivé, *la peur* de Mme Hortense *** était l'unique chose qui m'occupât. Lorsque j'arrivai chez cette dame, elle déjeûnait en société de son mari, et me parut dans les meilleures dispositions du monde. « Mes bons amis, leur dis-je en entrant, je suis des vôtres aujourd'hui jusqu'à ce soir, si cela ne vous contrarie pas. — Mes affaires sont ici, ajoutai-je à l'oreille de M. ***, qui me comprit.

— Soyez le bienvenu, me répliqua Mme Hortense, mais à une condition, c'est que vous ne parlerez pas trop de magnétisme.

—Madame, je n'en parlerai pas du tout, si vous consentez à dormir pour moi dix minutes seulement.

— Oh! monsieur, ce que vous me promettez vous coûtera

beaucoup trop pour que vous ne me trouviez pas accommodante : aussi, comme j'apprécie la grandeur du sacrifice, je vous accorde un quart d'heure sans marchander. »

Après une petite demi-heure de conversation sur le même ton, le déjeûner étant fini, Mme Hortense *** fut magnétisée et s'endormit en moins d'une minute.

« — Comment allez-vons, madame ?

— Très bien, monsieur, mais ce n'est pas pour longtemps.

— Comment cela ? »

Mme *** répéta alors sa phrase sacramentelle du vendredi, à savoir : *Entre trois et quatre heures, j'aurai peur de quelque chose, je ferai une chute, il en résultera une perte abondante,* etc.

— Mais enfin, quel est donc l'objet qui vous fera peur ?

— Je n'en sais rien.

— Mais où est-il ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, madame, si ce que vous dites se réalise, il faut admettre une fatalité dans les événements qui vous arrivent?

— Oui, monsieur, comme dans la plupart de ceux qui arrivent à tous les hommes.

— N'est-il aucun moyen de se soustraire à cette fatalité ?

— Aucun.

— Ce soir, madame, je serai en mesure de vous contredire.

— Ce soir, monsieur, vous serez fort inquiet sur ma santé, car je serai bien malade.

A cela je n'avais, pour le moment, rien à répondre ; il fallait attendre, et j'attendis. Éveillée en quelques minutes, Mme Hortense ne se rappelle rien, et son visage assombri par les visions de son sommeil reprend toute sa sérénité habituelle. Comme avant de s'endormir, elle cause et plaisante avec nous sans arrière-pensée, et reprend le cours de ses

spirituelles saillies et qu'elle sait dire si bien. Pour moi, j'étais dans une situation d'esprit que je ne parviendrais pas à décrire; je me perdais en conjectures, en rêveries qui faisaient par instant chanceler ma foi; je doutais de tout, je doutais de moi-même. Cependant, comme il n'était encore que midi, je sortis un instant avec M. *** ; mais nous rentrâmes bien avant trois heures. La santé de Mme Hortense était toujours la même, et il eût été impossible à l'observateur le plus habile d'y découvrir les indices de la moindre altération prochaine. Cette dame, à notre arrivée, chantait gaîment une ariette, en brodant un petit bonnet pour l'enfant dont elle s'était dite enceinte. Nous nous assîmes auprès d'elle, son mari et moi, et, bien décidés à ne la plus quitter d'une seconde, nous observons jusqu'à ses moindres mouvements. Nous fermons hermétiquement les croisées, dans la crainte que quelque accident, survenu dans la rue ou les maisons voisines, ne vienne à réaliser la prophétie; enfin, si l'on sonne, c'est un de nous qui va recevoir à l'antichambre, de peur sans doute que le visiteur ne soit quelque fantôme effrayant. « Nous avons l'air de jouer avec le diable, me disait M. ***; mais s'il gagne cette fois, il sera bien rusé. » En effet, cela me paraissait difficile; eh bien! pourtant je conseille à nos lecteurs de ne jamais jouer gros jeu à pareille partie, car le diable gagnera.

Il était un peu plus de trois heures et demie; Mme Hortense, qui s'émerveillait des petits soins dont elle se voyait entourée, et qui ne pénétrait pas le mystère de nos précautions, nous dit, en se levant du fauteuil où nous l'avions fait asseoir :

— Me permettrez-vous, messieurs, de me dérober une minute à votre inconcevable sollicitude?

— Où prétendez-vous aller, madame? m'écriai-je avec un air d'inquiétude que je n'aurais pu dissimuler.

— Eh ! mon Dieu, monsieur, qu'avez-vous donc ? Pensez-vous que j'aie des projets de suicide ?

— Non, madame, mais...

— Mais quoi ?

— Je sens que je suis indiscret, mais c'est que votre santé m'intéresse.

— Alors, monsieur, c'est une raison de plus pour me laisser sortir.

Le motif, comme l'on voit, était plausible, et il n'y avait guère moyen d'insister. Cependant, M. ***, qui voulut pousser la chose jusqu'à son comble, dit à sa femme :

— Eh bien ! ma bonne amie, me permettras-tu de t'accompagner jusque-là ?

— Comment ! mais c'est donc une gageure ?

— Précisément, madame, une gageure entre vous et moi, et que bien certainement je gagnerai, quoique vous ayez juré de me la faire perdre.

Mme Hortense nous regarde tour à tour et reste bien loin de nous deviner.

— Une gageure entre nous deux ! répète-t-elle... Allons, je n'y suis pas du tout ; mais n'importe... nous verrons.

Elle accepte le bras que lui présente son mari, et sort en éclatant de rire.

Moi aussi je riais, et pourtant je ne sais quel pressentiment me disait que le moment décisif était venu. Il est tellement vrai que cette idée me préoccupait, que je ne songeai pas à rentrer dans l'appartement de M. et de Mme *** pendant leur absence, et que je restai comme un suisse à la porte de leur antichambre, où je n'avais que faire. — Tout à coup un cri perçant se fait entendre, et le bruit d'un corps qui tombe retentit sur le perron. Je monte en courant : à la porte des lieux d'aisance, M. *** a sa femme éperdue, mou-

rante, entre ses bras. C'est bien elle qui a crié ; le bruit qui a frappé mon oreille est bien celui de sa chute.

A l'instant où elle venait de quitter le bras de son mari pour entrer au cabinet, un rat (Mme *** a de ces animaux une horreur incroyable), un rat, là où depuis vingt ans on assure n'en avoir pas vu un seul, s'était présenté à sa vue et lui avait causé une terreur si vive et si soudaine qu'elle en était tombée à la renverse, sans qu'il y eût eu possibilité de la retenir.

Voilà le fait tel qu'il s'est passé, je le jure sur mon honneur.

Qui oserait, après de semblables faits, poser la limite du possible, et définir la vie humaine ?

ALPH. TESTE,
D. M. P.

(Manuel pratique de magnétisme animal.)

Y a-t-il de la fatalité dans les événements dont nous venous de lire le récit, affirmé vrai sur l'honneur par le docteur Teste ? La réponse est facile pour ceux qui se sont occupés de spiritisme.

Nous savons, en effet, que l'Esprit, avant de s'incarner, choisit les épreuves qu'il doit subir pendant son existence corporelle. C'est ainsi que Mme Hortense avait choisi le malheur que n'ont pu déjouer les précautions de ses amis. C'est ainsi que, l'âme dégagée par le magnétisme, elle avait la conscience et la perception de ces événements qu'elle avait *librement* choisis et qui, sa détermination prise, devaient arriver *fatalement*. N'avait-elle pas raison, quand elle certifiait que Dieu n'interviendrait pas en sa faveur, car l'intervention divine eût été une violation de la loi du libre arbitre.

Rendons cette théorie concluante par une simple comparaison :

Qu'un aiguilleur soit *libre* de lancer sur une voie plutôt que sur une autre un train de voyageurs ou de marchandises, nul ne le conteste ; mais sa détermination prise et exécutée, la rencontre des trains doit être *fatale*, si, par suite de sa *libre volonté*, l'aiguilleur les fait se diriger l'un sur l'autre. Nulle puissance humaine, dans les conditions actuelles des voies ferrées, ne saurait empêcher cet accident. De même pour l'Esprit. Une fois incarné, il marche à la rencontre des événements qu'il a prévus et choisis *librement*, comme épreuve ou expiation, et qui doivent alors arriver *fatalement*.

Cette question mériterait une étude sérieuse ; nous ne faisons qu'en donner la solution en peu de mots, car nous y reviendrons plus tard.

C. GUÉRIN.

Voici ce que nous lisons dans le *Progrès* du 20 novembre :

On nous adresse la lettre suivante, à laquelle nous donnons place volontiers, laissant nos lecteurs juges sur les affirmations des signataires :

Lyon, 18 novembre.

Dans le *Progrès* du 26 octobre, qu'on nous communique aujourd'hui seulement, nous trouvons les lignes suivantes, empruntées à M. Richard, de l'*Epoque* :

« Un grand amateur du spiritisme, qui dans le monde des lettres passe même pour un initié, me disait un jour : « Si jamais les spirites » répondaient à vos articles ou cherchaient à entrer en discussion, de- » mandez-leur donc pourquoi ils font payer les spectateurs de leurs » séances particulières, et pourquoi aussi ils font payer leurs consulta- » tions; la crainte de la police les fera rentrer sous terre.

» Je crois que les spirites ne répondront jamais aux gens vigoureux, » qui jouissent de toutes leurs facultés ; mais si j'avais une femme, un » ami, un enfant, qu'on entraînât dans les antres spirites, je veillerais. » Le spiritisme est un manteau sous lequel s'abritent les captations, » l'adultère, les détournements de mineures et de mineurs. »

Pour aussi vigoureux que soit M. J. Richard, pour aussi complètes que soient ses facultés, nous ne craignons pas de lui répondre et de lui dire :

Depuis longtemps que des *antres* spirites sont ouverts chez nous, depuis longtemps que nous nous dévouons à la propagation comme au soutien de l'idée spiritualiste, nous affirmons :

1° Que jamais personne n'a payé un centime, soit en entrant dans nos *antres*, soit en sortant de nos *antres* ;

2° Que les *captations*, *l'adultère*, les *détournements de mineures et de mineurs* n'ont jamais fait mine de vouloir frapper à nos portes ;

3° Que, par contre, la douleur, la misère sont venues souvent nous visiter et qu'elles ne sont jamais sorties sans emporter espoir ou consolation, soulagement ou modeste obole.

Il existe à Lyon une dizaine de sociétés spirites et des milliers d'adeptes qui pourraient faire pour leur propre compte la même déclaration.

Et nous mettons au défi les hommes les plus vigoureux de France et de Navarre, sans oublier M. J. Richard et toutes ses facultés, nous les mettons au défi de nous convaincre d'imposture.

Espérant que vous voudrez bien insérer notre réponse dans un des prochains numéros du *Progrès*,

Nous avons l'honneur, etc.,

Rousset (André), *rue Rabelais*, 92, chef de groupe.
Défrêle, *cours Charlemagne*, 1, chef de groupe.
Laidevant, *rue Vaubecour*, 33, chef de groupe.

(Extrait de la *Vérité*.)

Nous n'avons qu'à remercier chaleureusement nos frères de Lyon de leur protestation, en ajoutant que si de semblables démarches ne se sont pas souvent produites, ce n'est pas la faute des spirites, mais bien celle des journaux qui se sont refusés à les publier. Merci donc au *Progrès*, de Lyon, de ce qu'il n'a pas suivi, dans le cas qui nous occupe, les errements de ses confrères. A. B.

Communications médianimiques

L'ORAISON DOMINICALE

Suite (1)

Bordeaux. — Médium, M. A. Bez.

IV

QUE VOTRE RÈGNE VIENNE !

Oh ! oui, mon Dieu ! que votre règne vienne ! Que l'amour, cet ineffable lien qui doit relier tous ensemble tous les êtres de la création, cet amour pur et sans tache que les anges, dans notre ciel, savent pratiquer et déverser à flots sur leurs frères, anges comme eux, et aussi sur ceux, plus arriérés encore, qui ne sont pas arrivés au dépouillement complet des effluves matérielles ; que cet amour enfin, loi suprême que votre sagesse infinie a voulu imposer à nos cœurs, descende sur la terre et établisse son empire au milieu de ces pauvres humains toujours divisés par la haine, fille de l'ambition, de l'égoïsme et de l'orgueil !

Que votre règne vienne, Seigneur ! c'est-à-dire que la charité, cette vertu sublime, marque distinctive et éternelle de vos sujets fidèles, prenne chacun des enfants des hommes comme par la main et les conduise tous les uns vers les autres, surtout vers ceux qui sont plus malheureux ou plus imparfaits encore, et qu'elle leur apprenne à se donner l'accolade fraternelle qui remplira leurs cœurs de joie, servira de baume régénérateur et sèchera toutes les plaies de leurs âmes ! Que la solidarité sainte par laquelle, dans votre infinie bonté et votre infinie justice, vous avez voulu relier toutes vos créatures, depuis le microscopique ciron jusqu'à l'archange le plus pur, que cette solidarité bénie soit comprise de tous et surtout pratiquée par tous.

---

(1) Voir n° 25, pages 14 et suivantes.

Que chacun de nous s'efforce de s'améliorer individuellement par la pratique de la charité et de l'amour, et aussi, d'améliorer ses frères par ses enseignements et ses exemples! Que l'homme apprenne à se dévouer pour ses frères, à faire passer l'intérêt général avant son intérêt particulier! Qu'il vive pour les autres autant que pour lui-même; qu'il réalise enfin ce sublime idéal (le règne de l'amour et de la paix, votre règne) que Jésus nous apporta un jour des cieux!

Que tous, en un mot, ne soient qu'un, par les pensées et par les actes, et que cette unité collective s'unisse aussi à cette unité céleste formée dans les brillantes sphères par les Esprits purifiés, et que de cette accolade universelle descende sur la terre comme un souffle divin qui balaie les passions, chasse la discorde et la haine et la rende digne d'être habitée par votre sainte majesté.

Que votre règne enfin, Seigneur, que votre règne vienne!

V

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME AUX CIEUX!

Quand votre règne sera venu, ô Père! quand la paix sera descendue sur la terre et que la charité et la solidarité universelle y seront largement connues et pratiquées, alors votre volonté sainte n'y rencontrera plus d'obstacles, comme dans les sphères heureuses qu'habitent les Esprits d'élite, ceux qui seront incarnés sur la terre n'auront d'autre désir que le désir de vous plaire, et cela en pratiquant vos immuables lois, en faisant votre volonté sainte.

Temps heureux, où les hommes ne connaîtront plus d'ennemis ni d'esclaves! Temps béni où ils voudront enfin se considérer comme des frères, enfants du même Père, et où

ils comprendront qu'ils doivent s'entr'aider sans cesse, pour arriver au but qui nous attend tous ! Temps depuis longtemps déjà prédit par les prophètes et qu'annonça aussi le Christ :

« Alors, il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul berg r ; » alors tous ne feront qu'un, et chacun saura se dévouer pour tous, car alors, ô Père ! votre volonté sera faite sur la terre comme elle l'est aux cieux.

Un Esprit sympathique.

(La suite au prochain numéro.)

CHANSON D'OUTRE-TOMBE

J'avais chanté quand se brisa ma chaîne
La liberté, les trônes et l'orgueil,
Et sur les flots de l'existence humaine,
Mon cœur sentit le choc de maint écueil.
Du haut des cieux, je regarde la terre
Et je vous dis : Enfants, tout va changer.
France que j'aime, ah ! mêle une prière
Aux gais refrains du joyeux Béranger. } *Bis.*

J'ai rajeuni dans l'azur de l'espace,
La vérité m'y conduit par la main ;
Au chansonnier Dieu gardait une place
Où son vieux luth retrouve son refrain.
Libre, affranchi du joug de la matière,
Dans l'infini que j'aime à voyager !
France que j'aime, ah ! mêle une prière
Aux gais refrains du joyeux Béranger. } *Bis.*

Vous monterez au séjour magnifique
Où Dieu bénit tous les élans du cœur,
Où les vertus chantent le grand cantique,
Joyeux concert de l'éternel bonheur :
Pleurs et regrets, amertume et misère,
Rien parmi nous ne doit vous affliger.
France que j'aime, ah ! mêle une prière
Aux gais refrains du joyeux Béranger. } *Bis.*

Levez vos fronts, enfants de la souffrance,
La coupe amère, un jour, sera de miel !
Soyez unis ! charité, confiance,
Ces deux vertus ont leur prix dans le ciel !
Titres humains, vous n'êtes que chimère,
Rien, au tombeau, ne suit le passager !
France que j'aime, ah ! mêle une prière
Aux gais refrains du joyeux Béranger. } *Bis.*

Qu'êtes-vous donc, porteurs de diadèmes,
Devant l'auteur de l'immense univers ?
Courbez le front sous ses ordres suprêmes,
Vous qui tenez les peuples dans les fers !
Vils conquérants ! votre gloire éphémère,
Votre grandeur ne peut vous protéger !
France que j'aime, ah ! mêle une prière
Aux gais refrains du joyeux Béranger. } *Bis.*

Je cherche en vain, âme d'un vieux poète,
A vous chanter mon radieux séjour ;
Ma voix s'éteint et ma lyre est muette
Devant l'éclat d'un océan d'amour !
Dieu m'éblouit de sa clarté féconde
Dans un domaine où tout est merveilleux.
Mais je vous crie, Esprit de l'autre monde,
Faites le bien, pour le bonheur des cieux. } *Bis.*

Celui qui fut BÉRANGER.

Bordeaux. — Imprimerie CHAYNES et MALICHECQ, c. d'Aquit., 57.